

1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#145 | 27 MAI 1925



Lovecraft nu et hirsute, auquel il ne reste (quand même) que sa canne, ses gants et son chapeau, erre devant les vitrines où les costumes sont à des prix inaccessibles. Dessin de l'auteur, lettre à Lillian du 28 mai.

[1925, mercredi 27 mai]

Shoulders & suitcase contents found — word from Sandy — rest — write
— read — Boys at Belknap's — all but GK & MK — Leeds downtown —
business discussion — coffee pot — home & write stay up.

*On a retrouvé ce qu'il y avait la valise, plus les épaulettes des costumes.
Un mot d'Albert Sandusky. Repos. Écrit. Lu. Réunion des Boys chez
Belknap. Tous là sauf Kirk et Karmin. Avec Leeds centre-ville,
discussion pour nos affaires, on y passe une pleine cafetière. Retour
maison, nuit blanche à écrire.*

Afflux d'informations après les notes en moins d'une ligne de la semaine dernière, alors on les prendra l'une après l'autre. Des affaires avec Leeds ? Oh que oui. Mais rien de simple : Lovecraft et Belknap Long rêvent d'être employé par Leeds, qui rassemble des articles pour une entreprise publicitaire, Yesley. Voir en annexe comment Lovecraft le présente à la tante. Lettre importante, où on découvre par exemple le bégaiement de Loveman, et que le luxe de vivre chez ses parents implique que dès le matin 7 heures il ait libéré sa chambre qui devient la salle d'attente du père dentiste. Que s'affirme aussi dès à présent le projet de Lovecraft, si ce travail marchait, de revenir à Providence. Corollaire : Sonia semble ne pas avoir de place dans cette perspective. Enfin, qu'il ne se fait pas non plus trop d'illusion sur sa capacité à réussir dans ce genre de métier, et se méfie de ses propres enthousiasmes. Mais, dans les semaines à venir, ça nous vaudra quelques beaux morceaux de prose, il va réellement s'y mettre, ce sera le dossier que Barlow nommera « blurbs » et devenu légendaire. Et puis qu'à peine Belknap et lui-même ont entamé discussion sérieuse avec Leeds, qu'ils découvrent que Loveman s'est déjà fait recommander directement au patro de Yesley, via un proche de Martin Kamin, lui aussi dans l'affaire. On ne sera pas tendre avec l'ami : la pub', c'est plutôt pour des prosateurs et raconteurs d'histoire que pour un poète, non ? Ça semble ne pas aller très fort pour Loveman, qui semble-t-il a lâché son emploi, cherche à se faire embaucher dans la librairie de Kamin, rêve de monter la sienne comme s'il était en état de prendre le rôle de démenageur, comptable, vendeur où Kirk lui est parfaitement à l'aise. Retour d'abord sur le feuilleton d'après cambriolage : une partie des affaires, dont la valise de Sonia, retrouvées, mais pas ses costumes, sauf les petites épaulettes : il enverra à sa tante un dessin où on le voit tout nu ou en haillon errer dans les rues, désespéré du prix affiché sur les vitrines. Et, dans lettre à venir début juin à Maurice Moe, toute une page sur ses problèmes de

poids, les 77 kilos allègrement passés, et de la mise au régime cet hiver : c'est précisément pour les kilos regagnés qu'il avait fait retoucher ses costumes, et les voilà envolés. De la réunion des membres du Kalem Club chez Belknap, il fera un compte rendu détaillé à sa tante Lillian : « une de nos meilleures réunion », dira-t-il, enchaînant le détail des présents, des arrivées, des départs — confirmation qu'il s'agit bien pour lui d'une activité littéraire de plein exercice. Mais si le cambriolage, par l'état de choc ou le sentiment d'injustice qu'il provoque chez sa victime, induisait une prouesse inverse dans l'écriture, qui pour consoler se fait rabelaisienne ? Transcription approximative d'une nouvelle version du cambriolage, telle que racontée par lettre à Morton, reparti à Cleveland : « Ô Jacobe Maxime, tu vas hurler de détresse cette nuit avant peu, mais ainsi tu consoleras nos résidus d'après destruction. L'excitation artificielle à laquelle je m'entraîne c'est pour affronter les marchands d'habits d'occasion — *oh, baby, but yo'orta set yo' ah's awn de voluphsus rags chile am a hangin' awn he carcass* ! Ainsi donc, pour résumer concrètement l'affaire, il va me falloir obtenir un crédit pour que l'on concède à ma digne personne l'achat d'une des sages créations des magasins Monroe — d'un conservatisme adapté aux grands-pères, et dont la sombre dignité leur convient. Heureuse pensée, il m'en reste un exemplaire puisque je croyais tous mes autres pantalons faussement à l'abri pour de futures prouesses. Je n'ai plus que celui que je porte, et au bout de quinze ans il lui faudrait juste une ou deux rustines. Il me faudrait pour cela 25 dollars, alors que je venais juste d'investir 2 dollars 35 cents dans un chapeau de paille. Pour faire le dandy dans le Village ? Ami, nul ne tolérerait pareil vagabond sur la 7ème avenue ni même la 140ème rue. Mieux vaudrait s'enfermer dans sa chambre et n'en sortir que pour les réunions des amis. Ô les temps sont durs, pour qui dîne d'un repas à trois sous chez John's Willoughby Street, et que tu aperçois la riche vitrine de M Monroe juste en face. Il y en a un en solde pour 21 dollars qui me fait de l'œil pendant tout le temps que je passe devant en essayant de ne pas regarder la vitrine sus-mentionnée. Comment je parviendrai à rétablir sur ma personne cette respectable façade à laquelle je l'avais à accoutumée. Ô si un de ces voleurs essayait de s'en prendre à mon pantalon d'aujourd'hui, par tous les dieux je lui botterai le ..., je lui écraserai mon poing sur la ..., je lui pulvériserai les ... de l'autre, avant de lui fiche au derrière les saintes chaussures qu'il a bien voulu me laisser pour lui apprendre les bonnes manières. Et de même si je l'attrape. Mon adresse au dos de l'enveloppe. Ma bénédiction de patriarche en nouveau costume d'occasion sur ta tête, et que la paix soit avec toi. Theobald. » Dans le journal, en ces temps de premier tour à

Roland-Garros, la façon dont les dames perdent même leur prénom dans le mariage.

New York Times, 27 mai 1925. De Mountain Station, New Jersey, le 26 mai. Vingt-six joueuses ont commencé à s'affronter aujourd'hui pour le championnat féminin annuel de tennis du New Jersey, sur les pelouses du Orange Lawn Tennis Club. Une des participantes les plus exceptionnelles, Mme L C Beaupré, de Québec, a été éliminée dès le premier tout. Mme J Saunders Taylor, de New York, l'a emporté par une victoire inattendue sur la star canadienne par 6-3, 4-6, 6-3. Mme Taylor a déployé un jeu puissant, montant constamment au filet pour l'attaque. Dans le set final elle était menée 1-3 et il semblait bien que la victoire était promise à Mme Beaupré, mais son opposante new yorkaise se reprit et gagna cinq jeux d'affilée. Une autre participante notable, Mme William H Pritchard, de New York, a été éliminée dès ce premier tour Mme Theodora Sohst, de Brooklyn, qui avait gagné contre Mme Robert Le Roy l'an passé, a battu Mme Pritchard en deux sets, 6-2, 7-5. Mlle Clare Cassel, de West Side Tennis Club, revenue en compétition, jouant pour la première fois en deux saisons, a battu Mlle Gertrude Dwyer 6-2, 6-4.

MRS. BEAUPRE LOSES IN JERSEY TENNIS

Canadian Star Is Eliminated by
Mrs. Taylor as Women's
Title Play Opens.

Special to The New York Times.

MOUNTAIN STATION, N. J., May 26.—Twenty-six players began competition today in the annual women's New Jersey tennis championship on the courts of the Orange Lawn Tennis Club. One of the outstanding contenders, Mrs. L. C. Beaupré of Quebec, was eliminated in the first round. Mrs. J. Saunders Taylor of New York gained an unexpected victory over the Canadian star, winning 6-3, 4-6, 6-3.

Taylor played a vigorous game, attacking from the net constantly. In the final set she rallied at 1-3 and it looked as though Mrs. Beaupré was going to win, but her New York opponent rallied and took five games in a row.

Mrs. William H. Pritchard of New York, another prominent contender, was eliminated in her first match. Mrs. Theodora Sohst of Brooklyn, who was runner-up to Mrs. Robert Le Roy last year, disposed of Mrs. Pritchard in two sets. The score was 6-2, 7-5. Miss Clara Cassel of the West Side Tennis Club, reappearing in metropolitan play for the first time in two seasons, defeated Miss Gertrude Dwyer, 6-2, 6-4. Miss Cassel is seeded first in the draw. Mrs. Sohst second, Mrs. Beaupré third, and Miss Alice Francis of East Orange fourth.

Miss Francis won two matches. In the first round she defeated Miss Peggy Loughnane at 6-1, 8-6, and she gained a place in the third round by eliminating Mrs. John Cumbe at 6-1, 6-1. Two other players are in the third round in addition to Miss Francis and Mrs. Sohst. They are Mrs. A. G. Deane and Mrs. E. L. MacDonald. Play will continue tomorrow morning under the direction of Mrs. George Dana Graves.

The summaries:

First Round—Mrs. J. Saunders Taylor defeated Mrs. L. C. Beaupré, 6-3, 4-6, 6-3; Mrs. E. B. Koukol defeated Mrs. F. W. Myers, 6-1, 6-0; Miss Hermine A. Kulevskaya defeated Miss Evelyn Pishke, 6-0, 6-3; Miss Florence Sheldon defeated Mrs. John E. Bailey, 6-3, 6-4; Miss Clara Cassel defeated Miss Gertrude Dwyer, 6-2, 6-4; Mrs. Eusace S. Miles defeated Miss Edith Cobby, 6-4, 6-0; Miss Edith Guller won from Mrs. S. Schiffer by default; Mrs. A. G. Deane defeated Miss Isabella Hoffmire, 6-3, 6-3; Miss Alice Francis defeated Miss Peggy Loughnane, 6-1, 6-1. Second Round—Mrs. Theodora Sohst defeated Mrs. William Pritchard, 6-2, 7-5; Mrs. Deane defeated Mrs. Clara Cassel, 6-6, 6-4; Miss Francis defeated Mrs. John Cumbe, 6-1, 6-1; Mrs. E. L. MacDonald defeated Mrs. Martin Vorhaus, 6-2, 6-2.

Phipps Estate Plans \$3,500,000 Girls' Hotel; \$10 to \$14 a Week for Room and Seven Dinners

The Henry Phipps Estate, founded by the former partner of Andrew Carnegie to erect model tenements for workers, will build, it was learned yesterday, a fifteen-story hotel for working girls at the northwest corner of First Avenue and Fifty-sixth Street.

The hotel is expected to cost \$3,500,000, and it is said to be the plan of the estate to give a room and seven dinners a week for from \$10 to \$14 and to serve breakfasts at a nominal extra charge.

The site, which was acquired from the Golet estate and others, has a frontage of 104 feet on First Avenue and 94 feet on Fifty-sixth Street.

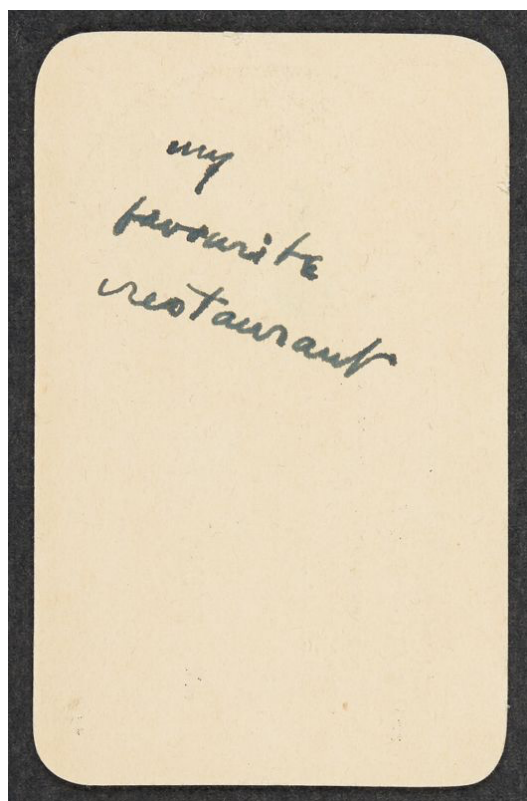
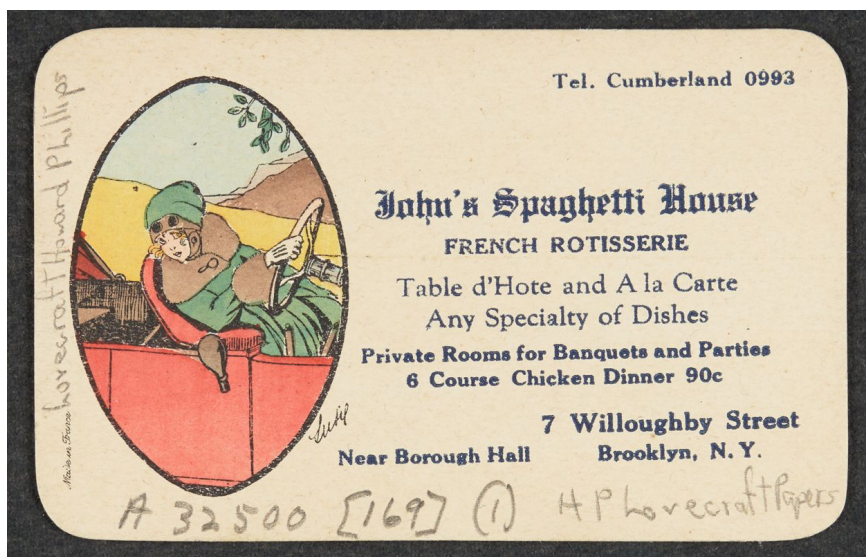
Mr. Phipps, who is 86 years old, built model tenements through the Phipps Estate twenty years ago on East Thirty-first, East Sixty-third and East Sixty-fourth Streets, which have been occupied at moderate rentals by "white-collar" workers and artists. They have brought a return slightly in excess of 4 per cent. and this revenue it is understood will provide some of the funds for the erection of the hotel for girls.

The Phipps Estate is now building a thirteen-story cooperative apartment

house in Sutton Place, which is to cost \$3,000,000.

Mr. Phipps, who was director of the United States Steel Company, retired from business a dozen years ago and turned over much of his property in Pittsburgh and Chicago to his three sons, Henry, John S. and Howard, the transfers amounting to about \$15,000,000.

He gave \$1,000,000 to the Phipps Estate to build model tenements in 1905, and later added to this fund. In 1908 he gave \$1,300,000 to the University of Pennsylvania to build the Phipps Institute for the study and prevention of tuberculosis. In the same year he gave \$500,000 to Johns Hopkins University for the study of insanity. Later gifts to the Phipps Institute aggregated \$2,000,000. Last year he and Mrs. Phipps gave \$1,000,000 more to Johns Hopkins for the psychiatric clinic on condition the university raised a million. In 1902 he sent \$100,000 for the relief of destitute Eoers, making the gift, it was learned later, under the pseudonym of "Andrew White." Many of his benefactions, it is known, have never been made public.



Combien de fois mentionné, au fil des jours, le « Chez John's » ? Mais il faut la carte pour découvrir la mention « french house » !

ANNEXE

*où Lovecraft s'apprête à faire fortune,
et rêve de télétravail.*

Le travail dans l'entreprise Yesley est simple : il consiste uniquement à rédiger des articles élogieux décrivant des entreprises commerciales remarquables ou des personnalités exceptionnelles du monde des affaires et des professions libérales ; chaque article doit compter environ une page un quart ou une page et demie dactylographiées à double interligne. Ces articles sont basés sur des éléments qu'on nous fournit, appelés « pistes », tirés de communiqués de presse ou de documents publicitaires. Mais le rédacteur peut aussi apporter ses propres pistes en parcourant la presse et en récupérant tous les catalogues qui lui tombent sous la main, voire en observant les rues à la recherche de nouveaux magasins et de nouvelles entreprises qui apparaissent les uns après les autres, mais en général, s'il est novice en affaires, il se contente de rédiger les pistes que ses collègues plus doués pour le commerce ont préalablement sélectionnées et cataloguées. Une fois terminé, son article est envoyé au bureau et, à moins qu'il ne soit trop mauvais pour être accepté, il est ensuite présenté par un vendeur expérimenté à la personne ou à l'entreprise dont il traite. Ce vendeur, après accord de la partie intéressée, si satisfaite et gardant la possibilité de le réviser, l'incite à publier l'article dans une certaine quantité de magazines à des fins publicitaires. En cas de succès (ce qui est le cas dans un nombre surprenant de cas, car le personnel de vente est très compétent), l'auteur de l'article reçoit 10 % de la somme payée par l'acheteur, soit des montants variant de 1,50 \$ à plus de 30 \$ selon l'importance de la commande. Ainsi, avec un peu de chance et de talent, voici un excellent domaine pour les écrivains purs, avec des hommes d'affaires expérimentés qui s'occupent des détails commerciaux aux deux extrémités : la recherche de clients en amont et la vente en aval. Tout ce dont on a besoin, c'est d'une bonne maîtrise de la langue et d'un peu d'inventivité, ainsi que d'un sens de la langue suffisant pour saisir l'atmosphère particulière requise pour chaque type de sujet. La plupart des hommes liés à cette entreprise gagnent très bien leur vie malgré le système de commission plutôt que de salaire ; et des experts comme le parent ou l'ami de Kamin, Fenton, gagnent plus de cinquante dollars par semaine. Leeds gagne maintenant suffisamment pour subvenir à ses besoins, mais il est encore accablé par d'énormes dettes passées. Quelques rédacteurs travaillent au bureau, mais la plupart écrivent chez eux, non

seulement à New York, mais aussi dans d'autres villes d'où ils communiquent par courrier. Beaucoup exercent cette activité à temps partiel, gagnant ainsi un revenu supplémentaire à côté d'autres activités alimentaires. En somme, il s'agit d'une spéculation, où le temps remplace l'argent comme mise. On écrit un certain nombre d'articles, sachant que tous ne seront peut-être pas publiés, mais convaincu qu'un nombre suffisant le sera pour compenser les refus et rapporter une somme rondelette chaque semaine, voire une somme moyenne décente sur une période suffisamment longue, les semaines fastes compensant les semaines maigres. Belknap et moi avons déjà discuté de cette proposition avec Leeds, en pensant à nous-mêmes, et il nous a dit qu'il nous mettrait en piste pour du travail dès que l'entreprise serait vraiment lancée. Et dès la première semaine, voilà ! Le hasard, par un tout autre canal, vient de mettre sur les rangs Loveman avant que Leeds ait eu l'occasion de nous avertir ! Mais il n'est pas question de se bousculer, le domaine est vaste et, une fois lancé, Yesley (prononcé Yez-ley) ne trouvera jamais assez d'écrivains ! Leeds et Kamin, comme je l'ai laissé entendre, pressent Loveman de rester, mais seuls les dieux savent ce qu'il fera – ou ce qu'il a fait d'ailleurs – depuis que je l'ai vu hier soir à la réunion ! Il se peut, bien sûr, qu'un vrai poète ne maîtrise pas suffisamment le langage commercial incisif ou la fluidité de la prose indispensable à une production quantitative rentable où l'on exige un travail rapide et médiocre. Pour en revenir à notre récit, ayant appris que Loveman était occupé, j'ai téléphoné pour éviter à Sonny de se déplacer en vain ; je l'ai joint à temps et il m'a invité à déjeuner et à passer l'après-midi avec lui, comme l'enfant me l'avait demandé avant que je lui parle de notre obligation esthétique d'accompagner Loveman dans ce qui devait être son dernier tour d'adieu, au sens où l'entendaient Patti ou Bernhardt. Je suis arrivé à temps, j'ai dégusté un excellent repas, on a passé quelques heures à discuter avec animation de Conrad, Hardy et George Moore, dont mon petit hôte a lu à haute voix plusieurs des meilleurs passages du nouveau livre de commentaires critiques et artistiques. Je l'ai ensuite accompagné avec sa maman au cinéma voisin, où un film impossible et un autre à peine moins impossible ont provoqué une sorte de somnolence pas forcément désagréable. [...] Leeds est une sorte de papier collant mais je me suis efforcé d'en libérer Belknap, parce que notre Sonny doit dormir avant le matin. Il doit libérer sa chambre avant 7 heures quand elle se transforme en salle d'attente du cabinet dentaire, et lorsqu'il ne dort pas ou peu, son bégaiement s'aggrave radicalement, au point qu'il déteste parler à qui que ce soit ou faire

des courses dans les magasins. A la fin, lui, Leeds et moi avions parlé très sérieusement de l'entreprise d'écriture de Yesley ; et quand nous nous sommes séparés, j'ai continué la conversation avec Leeds, obtenant de ses lèvres aimables et bienveillantes plus de détails exploitables. J'étais tellement à l'affût des fonctionnements de ce commerce que j'ai enfreint ma règle anti-amis et pris un café avec lui dans un restaurant près de son hôtel ; j'ai absorbé l'essentiel de sa proposition et appris exactement d'un côté ce que l'on attendrait de moi, d'un autre côté ce que l'on n'attendrait pas si je décidais définitivement de me lancer « plus de détails exploitables sur le marché » pour de l'argent réel avec une partie de mon temps, de mon énergie et de mon indépendance nouvellement et durement gagnés. Il a accepté de me montrer les ficelles du métier et de veiller à ce que mes articles (qui n'ont pas besoin d'être signés) soient bien vendus ; il a prédit que j'avais autant de chances de gagner de l'argent que lui ou que n'importe qui d'autre ayant prouvé qu'il pouvait le faire. Il a l'intention de m'envoyer ma première mission dans une semaine ou deux, lorsqu'il aura rassemblé les pistes qui me conviennent le mieux (l'immobilier, par exemple) et qu'il aura retrouvé quelques bons modèles à imiter dans ses anciens magazines. Bien sûr, je ne suis pas plus ému ni excité par de telles perspectives. Je sais que toutes ces perspectives commerciales se transforment très vite en mirages sous nos yeux, et que l'on se reproche l'enthousiasme naïf que l'on a pu manifester à l'avance. Mais ce n'est pas un crime de se livrer à des spéculations franchement fantastiques, et je me vois — bien sûr dans le cadre d'une fiction imaginaire — avec un revenu réel et un avenir possible pour la première fois de ma vie. Mon premier acte, une fois que j'aurais obtenu une rémunération vraiment régulière, serait de retourner en Nouvelle-Angleterre — car l'emplacement n'a pas d'importance pour l'entreprise — dans le district de Boston (sur la route Salem-Marblehead) dans un premier temps, jusqu'à ce que je puisse vraiment acquérir une certaine solidité ; enfin, après un apprentissage approprié, le sol sacré de Providence, reconquis par la douleur et le travail, et que ne quittera plus jamais le vieux monsieur sédentaire après avoir goûté au monde et découvert que son joyau le plus cher était la pierre de foyer qu'il avait laissée derrière lui ! Un rêve divertissant d'Alnaschar, en vérité, et doublement pittoresque à un moment où, en toute vérité, j'ai à peine un chiffon pour me couvrir le dos ! Bien après avoir terminé la réunion j'ai dit au revoir à Leeds, pris le métro pour rentrer chez moi et entamé une gigantesque séance de lecture et d'écriture afin de débayer le terrain. J'y suis toujours ! — et je n'admettrai personne

aujourd'hui ou demain si je peux m'en empêcher, étant donné que j'ai fait le plein de provisions. Et que je repousse l'idée d'aller dormir de peur que quelqu'un entre et me vole le reste de mes affaires !

THE NEW YORK TIMES WEDNESDAY, MAY 27, 1936



**That a Nation
May Enjoy
'Foods of Finest Flavor'**

Bartlett Arkell
President, Beech-Nut Packing Co.

TO produce good food for a people is to aid in meeting a prime necessity of life—
To give to this food a distinctive, fine flavor, is to contribute to a nation's enjoyment of life—
To achieve national popularity and sales through these qualities of product is evidence of keenest executive vision and ability.
And it was this high degree of business acumen that selected

The Easy Writing

ROYAL TYPEWRITER
as standard equipment in the offices of the Beech-Nut organization.

For in modern big business, where the saving of time and labor is of paramount importance, the untiring speed and enduring accuracy of the Easy Writing Royal Typewriter play a vital part.

Royal Typewriters, by their speed, precision and easy-writing qualities, make a supreme contribution to the efficient administration of big business.

They increase the human and mechanical efficiency of the modern office.



ROYAL
TRADE MARK

TYPEWRITERS
"Compare the Work"

ROYAL TYPEWRITER COMPANY, Inc.
316 Broadway, New York
Branches and Agencies the World Over



The Home of Beech-Nut
in the beautiful Adirondack Valley